

Par les charmes de sa personne ,
 Ne vaut pas dans le paradis
 Le petit doigt de ma friponne.
 Parmi les beautés de Paris
 Ma préférence vous couronne ,
 Et nul , n'en doit être surpris ;
 Car sans cesse je le redis :
 Vous méritez qu'on vous le donne
 Le mouchoir que vous m'avez pris.

Par M. de la Tourtaille.

*STANCES de M. de la Louptiere , acadé-
 micien des Arcades , sur la mort de
 Madame de Relongue , sa mere.*

QUOI ! ce sein vertueux où je fus renfermé
 A subi du trépas les cruelles atteintes !
 Par mes soupirs & par mes plaintes
 Le sort ne fut pas désarmé.

Objet le plus constant que le ciel ait formé ,
 Toi , qui de mon enfance as pris un soin extrême,
 Que te sert aujourd'hui de m'avoir tant aimé
 Si tu ne sçais plus que je t'aime ?

Confidente de tous mes vers ,
 Tu n'approuvois que les plus sages ,

Et lorsque j'avois tes suffrages
J'obtenois ceux de l'Univers.

Ton esprit , fait pour tout connoître ;
Captivoit son essor sous le joug de la foi ;
Et pleine de ferveur pour le souverain Être ,
Tu ne méditois que sa loi.

A l'attrait des vertus , à leur puissante flâme ,
On te vit mille fois immoler ton repos ;
L'honneur habitoit dans ton ame
Comme dans l'ame d'un héros.

Tu chérissois la ville , elle t'avoit vu naître ;
Tu sçus bientôt quitter ce qu'elle a de plus doux ,
Pour fixer tes destins dans un séjour champêtre
Au gré de ton fidele époux.

De tes traits la vivante image ,
Que la peinture offre à nos yeux ,
Sera pour notre race un bien plus précieux
Que les biens dont l'hymen * orna notre héritage.

* La feuë Dame de Relongue qui , de son chef , étoit Dame de la seigneurie de la Digne , se nommoit Marie-Geneviève Barat ; elle étoit cousine germaine de Messire Pierre de Fouilleuse , de la famille des marquis de Flavacour ; elle étoit née en 1699 , & elle avoit épousé en 1724 Messire Jean-Paul de Relongue , chevalier seigneur de la Louptiere , mousquetaire du Roi. Elle est décédée en son château de la Louptiere , en Champagne , le 23 Janvier 1769.

62 MERCURE DE FRANCE.

Avec quelle douceur n'as-tu pas combattu
Les folles passions que la beauté m'inspire !
Que de peines pour me conduire
Dans les sentiers de la vertu !

De la mode & des seas quand le conseil inique
M'exposoit au danger d'être un peu libertin,
Tu priois pour ton fils, comme autrefois Monique
Prioit pour son cher Augustin.

Du haut de la voûte azurée
Une main invisible a rompu tes liens ;
Tu m'as donné des jours de trop longue durée
Puisque j'ai vu finir les tiens.

*INSCRIPTION pour l'une des fontaines
de la ville de Rheims.*

(C'est la Vesse qui parle.)

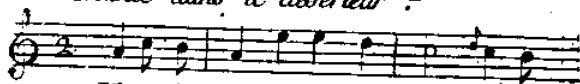
ANNOS per longos humilis sine nomine
Nympha,
Effudi latices dulcè salutiferos ;
Nuper in urbe fluo ; nova nunc ego diva salutor
Nostræ, Epidaure, tibi Numinis * ipsa soror.

Par M. de Bignicourt,

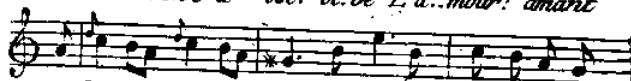
* Esculapii.

AIR NOUVEAU p. 63
Chanté dans le déserteur?

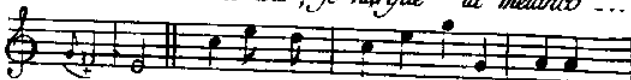
Allegretto



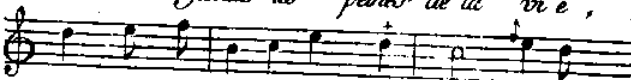
Vi.ve le vin! vi.ve L'a...mour! amant



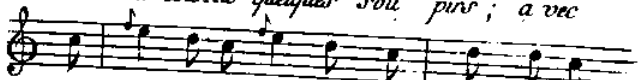
et bu veur tour à tour, je nargue la mélanco



...li...e . jamais les peines de la vie ,



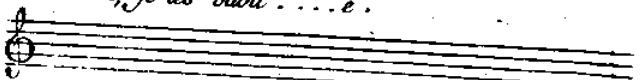
ne m'ont cou...té quelques sou pirs ; a vec



l'a...mour, je les change en plai...sirs ; a .vec



le vin, je les oubli e .



De l'Imprimerie de Récoquillière rue du Poin

L'EXPLICATION de la premiere énigme du Mercure de Mars 1769, est S. M. D. Le mot de la seconde est *chemise* ; celui de la troisième est *maison* ; celui de la quatrième est *le bonheur* ; celui de la cinquième est la lettre *L*. Le mot du logogr. latin est *Grex*, où se trouve *Rex*, en ôtant le *G*. Le mot du second est *Alpes*, où se trouvent *sep, sel, pal, as, Alep, la, laps, pas, las, sale, pâte* ; celui du troisième est *Notaire*, où l'on voit *note, re, Roi, ane, ire, noir, aire, or, taon, lo, ton, taire, air, Ino, rate, rat* ; & le mot du dernier est *jardin*, qui contient, *jar & din*, la moitié de *dindon*.

É N I G M E.

J n'ai point d'origine.
 Je suis un sentiment doux ;
 Lorsque vers l'esprit je chemine,
 D'atteindre au cœur je suis jaloux.

Je suis, par ma nature,
 Propre à me laisser gagner.

64 MERCURE DE FRANCE.

J'erre souvent à l'aventure ;
Mais mon plaisir est de regner.

De mes loix la sagesse
Toujours parle au fond des cœurs.
Mais une injuste & fausse adresse
Me fait servir à ses noirceurs.

Quel est, de ma parole,
L'effet parmi les humains ?
Mon nom n'est qu'une faribole,
Qu'on dit, en se donnant les mains.

Dans toutes les affaires
On emprunte mon secours.
Souvent, par-devant les notaires,
On me fait les plus mauvais tours.

Mais pour donner l'aisance
Au Lecteur de faire un choix :
Roug... reconnoît ma puissance.
De S. Ma... parle par ma voix.

A U T R E.

Q U O I Q U E souvent très-juste,
Très-souple, & qui plus est, sans vice originel ;
On me traite, on m'injuste
Comme un vrai criminel,

Et si par cas fortuit , je fais mainte grimace ,
 On redouble mes liens , aussi-tôt je m'efface ,
 Et reprends un maintien honnête & plus joli.
 Or , bien m'en prend toujours d'être un peu plus
 poli !

On me frotte , on me flatte ; & souvent on m'ad-
 mire :

Autrement on me pince , & même on me déchire.
 Alors la belle avance ! On me donne le tort ,
 On m'houspille , on me tire avec telle colere ,
 Que le contre-coup va rejaillir sur mon frere ,
 Et le pauvre innocent subit le même sort.

A si peu de justice auroit-il dû s'attendre ?

Oui , sur-tout chez le riche . . . Il faut donc dé-
 nicher.

Plus mes défauts sont grands , moins je puis les
 cacher :

Bien fin seroit celui qui pourroit les reprendre !
 J'aime beaucoup mieux vivre avec gens du com-
 mun ,

Ils ont l'ame plus tendre ;

Quand pareil accident vient me surprendre ,
 De mon frere & de moi souvent ils ne font qu'un.

Les regles de l'architecture

Ne s'observent pas tout-à-fait

Quand on travaille à ma structure ;

On prend de haut en bas , & tout se fait d'un trait.
 J'en ai trop dit , Lecteur , je me suis fais con-
 noître.

66 MERCURE DE FRANCE.

Si vous mieux me trouvez , vous apportez vos
soins ,

Cherchez dans tous les coins ,

Vous y verrez paroître

Ou couronnes ou fleurs ,

Ou quelque autre figure

Par fois de diverses couleurs ;

Et voilà toute ma parure.

Avez-vous mis le nez dessus ? Non , c'est la main ,
Et l'y mettez encore & ce soir & demain.

A U T R E .

POUR ne point rebuter ton esprit curieux ,

Par le voile épais du mystère ,

Je veux m'exposer à tes yeux

Sous une nuance légère.

Lecteur , ci gît le nœud gordien :

Figure-toi , pour me connoître ,

Un immense néant , ou bien un vaste rien ;

Voilà dans peu de mots l'attribut de mon être.

Quelques auteurs ingénieux ,

Appuyés de l'expérience ,

Par des écrits victorieux

Ont sçu prouver mon existence.

D'autres , pour inventer des systèmes nouveaux ,

Ont dit que je n'étois qu'un être imaginaire ;

Mais j'existois dans leurs cerveaux,
Quand ils me traitoient de chimere.

Par M. Simon, fils ; à Hennebond.

A U T R E.

Je suis un meuble portatif,
Econome & préservatif ;
J'ai deux noms, & plus d'un usage,
Une seule forme, une cage,
Si vous l'aimez mieux un réduit
Où j'entre, & d'où je sors sans bruit,
On me plie, on m'étend au moyen d'une hoche ;
Plus ou moins, comme on veut, on me met dans
la poche,
Dans l'une ou l'autre main, sous l'un ou l'autre
bras,
Sans causer le moindre embarras ;
Qui le croiroit ? Utile & jamais incommode,
Quoique décent, quoique de mode,
Gens du bel air m'ont toujours dédaigné,
Et toujours vu d'un air moqueur ou renfrogné ;
Si celui que je sers est vraiment philosophe,
Il me venge en plaignant la fanfaronne étoffe,
L'homme à char, l'homme à palanquin,
Dont la morgue est risible aux yeux du citadin.

*Par M. de Bouffanelle, mestre de camp,
capitaine au rég. du Commissaire-Général.*

L O G O G R Y P H E.

De la vertu je suis la récompense ;
 Quatre lettres font ma substance.
 Je suis en latin au pluriel
 Ce qu'en françois je suis au singulier.

A U T R E.

J suis, quoique petit, un meuble assez com-
 mode,
 Et depuis long-tems à la mode.
 Ma première moitié fait bien des envieux ;
 Pour l'attraper il faut voir comme
 On ne plaint pas un voyage de Rome.
 Au bout du compte elle fait un heureux
 Qui, désormais du sort méprisant le caprice,
 Peut à mon autre part donner de l'exercice.

Par M. T. P. C. de St Jacq. d'Eu.

A U T R E.

LECTEUR, en campagne, à la ville,
 Il est peu de logis où je ne sois utile ;

De mon tout fais deux parts : réfléchis un moment.

Eh ! bien ; ne vois-tu pas souvent
Gens qui , sans avoir ma première ,
Portent fièrement ma dernière.

Par le même.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Eudoxie , tragédie ; par M. de Chabanon ,
de l'académie des inscriptions , &c. A
Paris , chez la veuve Duchesne , rue
St Jacques.

LE sujet de cette pièce est tiré de l'histoire du bas Empire. Maxime , dont Valentinien , empereur d'Occident , a violé la femme , médire long - temps sa vengeance. Il cache sa haine pour l'assouvir. Il feint d'oublier son injure ; il devient le courtisan le plus assidu de l'empereur & le compagnon de ses débauches. Enfin , il prend si bien ses mesures qu'il l'assassine , sans être vû ni découvert. Il est élu à la place du prince qu'il a massacré , & force Eudoxie sa veuve , qu'il aimoit depuis long - temps , à lui donner la main. Cet amour ne fait qu'augmenter , & un

jour dans l'ivresse de la passion, il avoue à Eudoxie qu'il est l'assassin de son premier époux, & que l'amour n'a pas eu moins de part au meurtre que la vengeance. Eudoxie, indignée également & d'un crime aussi horrible & d'un aveu aussi hardi, conçoit l'aversion la plus violente pour Maxime. Elle presse secrètement Genséric, Roi des Vandales, d'attaquer l'Italie, qui est sans défense. Genséric profite de ce conseil; il vient mettre le siège devant Rome, la prend & la livre au pillage. Maxime est mis en pièces par le peuple, & Eudoxie demeure entre les mains du Roi barbare. Voilà l'historique du sujet. Voyons la fable que M. Chabannon en a composée.

Il donne un fils à l'Impératrice Eudoxie, & ce fils encore enfant est prisonnier des Vandales, qui sont campés autour de Rome.

Ce fier tyran du nord contre nous déchainé,
 Ce chef audacieux d'une horde guerrière,
 Qui ravage l'empire & dépeuple la terre;
 Genséric dont le nom porte avec lui l'effroi,
 Brigand, que des brigands ont appelé leur
 Roi, &c.

Tyran du Nord n'est peut-être pas exact.

C'est en Afrique qu'étoient établis les Vandales dont Genséric étoit Roi. Cependant comme les Vandales, & toutes les autres nations barbares qui accabloient l'Empire Romain, étoient originaires du Nord, l'expression de l'auteur peut se justifier.

L'Impératrice pleure à la fois l'esclavage de son fils, & la mort de son époux & de son pere, tués, à ce qu'elle croit, par les barbares dans le sac de Messine. Il s'agit d'élire un Empereur. Le sénat est assemblé pour cette élection. Eudoxie se plaint qu'on attente aux droits de son fils; mais on lui remontre le besoin qu'on a d'un maître & d'un défenseur.

L'Occident aujourd'hui fait un dernier effort.
 Tout l'empire est en proie à ces enfans du Nord
 Qui, chassés de ses flancs, errans & sans patrie,
 De climats en climats promènent leur furie.
 Ces tigres déchaînés, l'un de l'autre ennemis,
 Pour nous mieux accabler sont entr'eux réunis.
 Goths, Vandales, Alains, Sarmates & Gépides,
 Des bords de l'Occident aux marais méotides,
 Combattent tour-à-tour sur nos sanglans débris.
 La Gaule est sous le joug; la race de Clovis
 Fonde un nouvel empire aux rives de la Seine.
 Les Goths nous ont ravi l'Espagne & l'Aquitaine.

Le Saxon a franchi la limite des mers.

Aux Bretons étonnés il apporte des fers.

L'Afrique a reconnu Genséric pour son maître.

Sous ce Roi triomphant Carthage va renaître.

A la libre fureur tous nos ports sont ouverts.

Il tient sous ses drapeaux nos vastes champs couverts ;

Ce nouvel Annibal est aux portes de Rome :

Né pour être un brigand, il sçait être un grand homme, &c.

Ce tableau est noblement tracé : le dernier vers est beau. Mais est-il bien vrai que Genséric fut *un grand homme* ? L'histoire ne nous le représente que comme un chef de brigands féroce & heureux. Peut-être les ouvrages de théâtre acquerroient-ils un degré d'intérêt de plus, si les couleurs de l'histoire y étoient fidèlement conservées. Ceux de M. de Voltaire ont sur-tout cet avantage. On sent bien que nous ne parlons que des caractères & des mœurs. A l'égard des faits, on sçait quels sont les droits de la poésie & du théâtre.

L'Impératrice souhaite au moins que les suffrages se réunissent en faveur de Maxime. Mais il est absent ; il paroît l'abandonner. Elle s'en étonne d'autant plus

plus qu'autrefois il fut prêt de l'épouser. Elle en conserve un souvenir bien cher. Elle attend avec impatience & incertitude la nouvelle du choix des sénateurs. On vient le lui annoncer. C'est Maxime qui est proclamé. Il a remporté une victoire sur les Vandales. La couronne impériale est le prix de son triomphe. Eudoxie est au comble de la joie. Elle va s'unir au héros qu'elle aime, au héros de l'état. Il sera son vengeur & brisera les fers de son fils, de ce fils que Genséric a refusé de rendre, à moins qu'Eudoxie ne lui donnât la main. Cette main est désormais à Maxime.

Rome, monte aux honneurs que le ciel te prépare.

La future grandeur dès ce jour se déclare.

A tes prospérités il ne manque plus rien ;

Mais ton triomphe encor n'est pas égal au mien.

Au second acte, Maxime déclare à son confident Aspar qu'il refuse l'empire & Eudoxie. C'est un crime trop grand à ses yeux d'entrer dans le lit de l'empereur qu'il a assassiné. Plus il aime Eudoxie, plus il craint de s'unir à elle par des nœuds aussi coupables ; cependant elle paroît, & bientôt l'amour l'emporte sur les remords.

I. Vol.

D

74 MERCURE DE FRANCE.

Il accepte tout. On vient lui annoncer un ambassadeur de la part de Genséric. Il sort, & mène Eudoxie aux autels.

Gontharis, l'envoyé des Vandales, explique les desseins qu'il a formés pour la perte de Maxime & des Romains. Eudoxie vient & s'excuse d'avoir rejeté les offres de Genséric. Elle auroit cru faire un outrage trop sensible aux manès d'un pere & d'un époux, si elle eût reçu la main de leur meurtrier. Le Vandale lui répond que Genséric est très-innocent du meurtre de Valentinien; qu'il déteste ce crime, bien loin de l'avoir commis, & que, quant à Léonce, pere d'Eudoxie, il est encore vivant, graces aux soins de ce même Genséric; qu'on l'a trouvé mourant aux portes de Messine; qu'on a fait panser ses blessures; qu'il est dans Rome, & que sa fille va le revoir. Eudoxie est frappée de surprise & de joie. Gontharis ajoute que le Roi son maître ne met d'autre prix à la rançon du fils de l'Impératrice que la vengeance de Valentinien. Eudoxie ne peut comprendre ce discours; Mais Léonce, qui arrive blessé & soutenu par des gardes, lui développe ce terrible mystere & après lui avoir fait jurer de venger un époux, il lui nomme le meurtrier.

Quand le Vandale altier triomphoit dans Messine,
 J'allois à l'Empereur porter un foible appui ;
 Je courrois le sauver ou périr avec lui.
 Ses gardes avoient fui , pressés par l'épouvante.
 J'entre... Dieu ! quel spectacle à mes yeux se présente !

César atteint d'un fer qui lui perçoit le flanc ,
 Etenda sur le marbre & baigné dans son sang.
 Je m'avance en tremblant ; il me voit , il m'appelle.

- » Instruisez de mon sort une épouse fidèle ,
- » Dit-il ; Maxime... Hélas ! je l'ai trop épargné.
- » Votre Empereur , par lui , vient d'être assassiné.
- » Qu'Euodoxie à ma cendre immole le perfide.

Léonce ajoute qu'il avoit sur le champ écrit à sa fille un billet où étoit contenu ce fatal secret ; mais l'écrit est tombé entre les mains des Vandales , dont la politique cherche à en profiter. On ramène Léonce. Euodoxie est dans l'état le plus affreux. Maxime se présente à elle : elle frémit : elle veut le quitter.

Maxime , jouissez des suprêmes honneurs.
 Jouissez de la gloire où ce jour vous appelle :
 Je n'en troublerai point la pompe solennelle.
 Mes yeux ne versent point vos nouvelles grandeurs.

D ij

Tant d'éclat convient mal à mes vives douleurs;
 Vous, qui portez vos pas au trône de l'empire,
 Songez en y montant. . O Dieu ! qu'allois je dire ;
 Mon funeste secret m'échappoit malgré moi.

Elle sort, & laisse Maxime dans l'agitation & l'inquiétude. Elle revient au quatrième acte. Gontharis la presse de nouveau d'accomplir le serment qu'elle a fait à Léonce. Il lui déclare que son fils va périr, si elle ne consent à ouvrir aux Vandales une des portes de Rome où commande Arbate. Genséric, introduit dans la ville, couronnera le fils d'Eudoxie après avoir puni Maxime. Elle objecte les devoirs de son nouvel engagement. Gontharis lui répond.

Eh ! quel est donc ce nœud que le crime a formé ?
 Quelle loi l'a permis ? Quel Dieu l'a confirmé ?
 Le ciel est-il garant d'un serment qui l'offense ?
 A-t-il pu réunir le crime & l'innocence ?
 Avez-vous, en un mot, devant ce Dieu jaloux
 Fait serment d'adorer l'assassin d'un époux ?

Pour achever de l'irriter contre Maxime, il a recours à la calomnie. Il lui dit que Maxime lui-même dévoré du désir de régner, & craignant les droits du jeune

héritier des Césars, offre de l'argent à Genféric pour le faire périr. Elle ajoute peu de foi à cette accusation atroce. Mais Léonce revient suivi d'Arbate, & la conjure à genoux d'assurer à son fils la vie & la couronne, & d'abandonner Maxime à la juste punition de son forfait. Elle résiste long-temps. Ses combats sont douloureux; mais forcée de choisir entre des crimes, elle cède enfin, & dit à Arbate d'exécuter les ordres de Léonce *. Gontharis promet un otage. Eudoxie, restée seule, s'écrie :

Oh ! justice des cieux !

C'en est donc fait enfin, j'ai condamné Maxime.
Cet arrêt, je le fens, dans ma bouche est un crime :
Ce n'étoit pas à moi d'ordonner son trépas.

Suit la scène terrible de l'éclaircissement entre elle & Maxime. Il veut absolument sçavoir le sujet des chagrins qu'elle lui cache.

E U D O X I E.

Vous-même, Seigneur,
Aucun soin en secret ne trouble-t-il votre ame ?
Ne me cachez-vous rien ?

* L'auteur se propose de mettre des cartons à cette scène qui sera changée.

M A X I M E.

Que dites-vous, Madame ?
D'où peut naître un soupçon que je ne conçois pas ?

E U D O X I E.

Le sort entre vos mains a remis nos états.
César est au tombeau, son fils dans l'esclavage.
Vous à qui tous leurs droits sont échus en partage,
Jouissez-vous en paix de ce rang glorieux
Qu'un destin si cruel leur ravit à tous deux ?

M A X I M E.

Madame, à ce discours je devois peu m'attendre.
Ce reproche secret se fait assez entendre ;
Mais mon ambition ne l'a point mérité.
Peu jaloux de ce rang qui me fut présenté,
Je n'ai point recherché ce superbe avantage,
Ni du fils des Césars disputé l'héritage.
J'ai voulu refuser & son sceptre & ses droits
Lorsqu'on me les offroit pour la première fois.

E U D O X I E.

Vous auriez de mon fils respecté la misère !
Vous ne me parlez point des malheurs de son
père !

M A X I M E.

Son père ! je le plains. C'est tout ce que je peux.

A V R I L. 1769. 79

E U D O X I E.

Vous! vous plaignez son sort!

M A X I M E.

Madame.??

E U D O X I E.

Ah! malheureux!

M A X I M E.

Expliquez-vous.

E U D O X I E.

Faut-il en dire davantage ?

Tu n'entends que trop bien ce funeste langage.

M A X I M E.

Comment! Que dites-vous?

E U D O X I E.

Le trouble de tes sens

Répond à mes discours.

M A X I M E.

Dieu! quels affreux momens!

E U D O X I E.

Le remords te trahit. Il décèle ton crime.

M A X I M E.

Mon crime!

D iv